LA LUMIÈRE LA MORT

Dan STEFFAN / Albert STRICKLER

Collection / Le miroir des échos

La Lumière la mort a par ailleurs fait l'objet d'un tirage de tête limité à 30 exemplaires, comprenant une œuvre originale de Dan Steffan et un poème manuscrit d'Albert Strickler, présenté dans un coffret.

Dépôt légal 2e trimestre 2013 - ISBN 978-2-9542493-2-2

Imprimé par Ott imprimeurs, 67319 Wasselonne,

Crédits photographiques : Dan STEFFAN - Christian KEMPF - Olivier KLENCKLEN.

Reproduction interdite - droits protégés par la SAIF.

Maquette : Olivier KLENCKLEN - - www.regardgraphiste.com

Typographie des titres : Fengardo par Loïc Sander - licence Creative Commons Paternité – Pas de Modification 3.0.

Typographie des textes : Cochin par Nicolas Cochin - Copyright (c) 1981 Linotype AG and/or its subsidiaries.

Les premiers coups de fusil déchirent le silence de l'aube. La chasse est ouverte, c'est la rentrée de la mort. Gibier parmi d'autres, la lumière entre en agonie. C'est elle que ponctuent en échos toutes ces salves funèbres. Au-delà pourtant de ce qui n'est après tout encore qu'un mouvement de marée à plus vaste échelle – le soleil ne descend pas seulement derrière l'horizon pour en revenir régénéré chaque jour mais il s'en va pour une hibernation beaucoup plus longue – au-delà des âmes de nos chers disparus de l'an qui, déguisées en hirondelles frileusement assises sur les fils télégraphiques, attendent les trois coups d'un éparpillement frappés eux aussi par ces détonations sinistres, il y a l'évidence du départ dont ceux qui donnent le signal avec les épouvantails sonores de leurs espèces d'applaudissements à l'envers ignorent qu'ils le font déjà avec des mains de squelettes.

LA LUMIÈRE LA MORT

Le grattoir du vol des étourneaux n'y fait rien ! Le roux des vignes reste attaché au fond des casseroles du ciel. Après avoir tant tardé à mûrir, le raisin tout à coup brûle son sucre partout à la fois, au point qu'il englue les oiseaux de miel. Mais si toute cette soudaine abondance fait peur, c'est parce qu'elle renvoie à une autre démesure, celle des cœurs qui en automne dilatent les poitrines pour suivre la mort sur le chemin mauve des colchiques, alors que les premières oies sauvages dessinent au-dessus de nos têtes les idéogrammes du poème de l'exil.

Je crois avoir tout dit du vol des étourneaux comme on a tout dit de l'effervescence du champagne ou des embruns des cascades. Des filets de pêche jetés dans les trouées des nuages aux drapeaux de prières qui flottent dans l'air d'octobre, je crois avoir tout dit du vol des étourneaux, y compris ces essaims d'idéogrammes dont les oriflammes flambent dans le ciel en même temps que têtards de joie ils grouillent dans le sang où ils explosent en bulles d'encre qui éclaboussent le ciel.

C'est la saison de la dissonance où le rire des geais plume les arbres. Où les pies aux queues éponymes dirigent des orchestres de rage qui déchirent les cordes. Même les buses hier encore si lentes et si douces, envoûtantes presque dans la minutieuse exécution de leurs orbes, crissent aujourd'hui à rayer leur ardoise. Le ciel est plus dur, la lumière moins moelleuse et le chant partout cède devant le cri. C'est la stridence de l'absence. L'air est plein de ronces et les épines maintenant fleurissent loin des roses.

Plaie vive où tu touches l'os à nu de l'automne. Le vent de temps à autre veut forcer la porte-fenêtre. Jouant du coude, il s'appuie contre les vitres qui vibrent comme au passage des chasseurs quand ils pulvérisent le mur du son dont les tessons ruissellent en toi avec les débris de la verrerie de tes nerfs, même si entre ses haletantes courses de forcené le silence acquiert profondeur et le monde netteté. D'ailleurs toi-même tu respires infiniment mieux, comme si le fouet qui flagelle si vigoureusement le ciel renouvelait également l'oxygène de ton poème. Maintenant que le brame du cerf au loin s'est tu et que tu entends à la fois si rauque et si doux le mélodieux hautbois de la mort comme le chant d'une sirène dont le nom serait Mélancolie.

Laissons le Temps mélanger les couleurs lui-même. À Ottawa les érables sont si rouges que leur sang brûle pour réchauffer le ventre des oies sauvages. Ici le paysage se consume entre le feu et la rouille, les étourneaux esquissent leur ballet au-dessus des vignes, et si vue du Jardin des poètes La Petite-Pierre est bel et bien une sorte de Gordes local, j'ai déjà rompu les amarres vespérales de son vaisseau de grès pour distribuer tout alentour l'héritage laissé par René Char, l'immense dot de la forêt, sa puissante présence hercynienne et la sublime lumière indivise dont elle allume le ciel pour le répandre à la ronde en infusion sédative.

Dimanche immobile, le cœur reste à quai au milieu des feuilles mortes qui somnolent roulées en boule à mes pieds tel un chien triste. Mer à marée basse, la lumière stagne au-dessus des prés et ne s'engouffre que dans les trous d'eau de la plage humide de l'horizon. Cocher qui s'apprête à faire la sieste, le vent dételle les nuages et les accroche aux arbres. Mais la nuit tombe si vite et déjà son encre noire afflue comme dans un sablier à l'envers dans la seringue du soir tandis que la lune presque pleine roule obstinément sa boule de neige dans le creux des montagnes.

Que ceux qui veulent me vacciner contre la joie y renoncent ! Trop profond, ce mal radieux s'enfonce toujours plus en moi au point que la moindre cellule en est atteinte et que chacune essaime ses métastases au gré de cette méthode champenoise dont relève la substance de mon sang. Obscure et lumineuse, ma rage de vivre, indissociable de celle de la nommer, pétille en globules qui se fécondent et s'annihilent dans un permanent feu d'artifice tiré à tour de rôle par l'allégresse et l'angoisse qui s'entre-tisonnent. Si mon salut est cette perte, la seule question réside dans le danger de la contamination. D'où la mise en garde aux lecteurs ! Que ceux qui vont à mes poèmes prennent aussi le soin de lire la partie effets secondaires du mode d'emploi, car le risque de l'excitation est effectivement immense même si elle n'est transmissible que d'un cœur à l'autre.

Cette rose sur la table effeuillée par son poids, son lourd poing rouge qui s'ouvre enfin en main, sa bourse de velours qui se délie et nous délivre l'aumône de son musc, je reconnais aussi bien ses doigts qui froissent un coin de vieux rideau grenat pour épier le public derrière le drapé de l'angoisse que son regard noir qui darde sous ses paupières pourpres ; c'est l'œil de Moscou de la mort qui guette sa proie. Mais déjà vient le soir et la rose elle-même paie son péché de démesure. Comme une bombe dans une école, elle explose en éparpillant les pétales de son auréole sur la nappe qu'elle tache de sang.

Cette rose sur la table effeuillée par son poids, son lourd poing rouge qui s'ouvre enfin en main, sa bourse de velours qui se délie et nous délivre l'aumône de son musc, je reconnais aussi bien ses doigts qui froissent un coin de vieux rideau grenat pour épier le public derrière le drapé de l'angoisse que son regard noir qui darde sous ses paupières pourpres ; c'est l'œil de Moscou de la mort qui guette sa proie. Mais déjà vient le soir et la rose elle-même paie son péché de démesure. Comme une bombe dans une école, elle explose en éparpillant les pétales de son auréole sur la nappe qu'elle tache de sang.

Cette rose sur la table effeuillée par son poids, son lourd poing rouge qui s'ouvre enfin en main, sa bourse de velours qui se délie et nous délivre l'aumône de son musc, je reconnais aussi bien ses doigts qui froissent un coin de vieux rideau grenat pour épier le public derrière le drapé de l'angoisse que son regard noir qui darde sous ses paupières pourpres ; c'est l'œil de Moscou de la mort qui guette sa proie. Mais déjà vient le soir et la rose elle-même paie son péché de démesure. Comme une bombe dans une école, elle explose en éparpillant les pétales de son auréole sur la nappe qu'elle tache de sang. Cette rose sur la table effeuillée par son poids, son lourd poing rouge qui s'ouvre enfin en main, sa bourse de velours qui se délie et nous délivre l'aumône de son musc, je reconnais aussi bien ses doigts qui froissent un coin de vieux rideau grenat pour épier le public derrière le drapé de l'angoisse que son regard noir qui darde sous ses paupières pourpres ; c'est l'œil de Moscou de la mort qui guette sa proie. Mais déjà vient le soir et la rose elle-même paie son péché de démesure. Comme une bombe dans une école, elle explose en éparpillant les pétales de son auréole sur la nappe qu'elle tache de sang. Cette rose sur la table effeuillée par son poids, son lourd poing rouge qui s'ouvre enfin en main, sa bourse de velours qui se délie et nous délivre l'aumône de son musc, je reconnais aussi bien ses doigts qui froissent un coin de vieux rideau grenat pour épier le public derrière le drapé de l'angoisse que son

Capitaine au long cours des rêves, j'ai hissé ce matin encore la voile de mon linge. Bien qu'il n'y eût pas davantage d'eau que de vent, j'ai rapidement senti une force secrète m'arracher au quai pour m'inviter au large. Ce départ n'a exigé ni sacrifice ni artifice. La mer simplement naissait de mon souffle et mon souffle d'elle. L'horizon avait la houle de tes hanches et touchait le ciel au roulis de tes seins. Que l'amour se soit confondu si vite avec ce voyage, je ne me l'explique que par l'odeur de pommes pas tout à fait mûres qui flottait au-dessus de l'herbe en imprégnant le linge. Une odeur rappelant celle de ta nuque dénudée, elle-même pareille à la juteuse et lumineuse entame de la pomme après la première morsure que seules les suivantes préservent de la rouille.

Les veuves de Noirmoutier d'Agnès Varda

C'est un miroir d'amour qui se fendille en puzzle, une mosaïque de mémoires qui s'ouvre en retable. C'est un tabernacle au fond duquel on a placé la mer et devant elle une table en forme de dolmen pour un banquet où il manque la moitié des convives. L'ostensoir de l'absence brillant feu éteint sur l'autel, chacune essaie de dire le manque à sa façon. Il est « parti », et c'est comme naguère pour sept mois en mer. « Décédé » fait abstrait jusqu'à priver le défunt de son cadavre. « Mort », par contre, fait très mal, et quand la plus jeune des veuves emploie le mot, elle semble le faire dériver du verbe mordre. Elle parle d'ailleurs d'amputer, et c'est comme si elle cassait un dentier à scinder une pomme. La mer au loin jette le sel des souvenirs sur des plaies toujours vives, car rien n'y fait, ni l'icône de la photo de mariage qui trône sur la commode du salon ni le port au même doigt de deux alliances ou le crucifix kitsch indemne de rouille sur la tombe tendrement moussue du vieux cimetière marin. Et tandis que la mort joue à la balançoire avec les marées, dehors le long du Frac les feuilles mortes roulent racornies à nos pieds avec un bruit de cigarettes russes qui s'effritent.

LA LUMIÈRE LA MORT

Intermèdes toscans

I

Signe du très pur, un cyprès inaugure ce jour. Plume d'ombre ou pinceau noir, il rêve devant une palette de feux en fuite et de terres de Sienne. Lettrine qui rehausse la Bible de la campagne toscane, il constitue à lui seul l'emblème le plus délicat de la grâce. Mais dans l'éventail du nombre et du mouvement, c'est toute une procession de pèlerins qu'il met en marche. Une armée de torches éteintes errant à la recherche de leurs flammes !

2

J'ai rêvé de vous cette nuit. Vous longiez la Seine et un peu de la neige de vos cheveux remontait en flocons vers le ciel, car vous marchiez vite comme affranchi de la peine qui vous leste depuis la mort d'Evy. En fait, vous sautilliez presque, mû par une allégresse aussi soudaine que l'angoisse lorsqu'elle fond sur nous pour nous emporter dans ses serres d'aigle. Mozart, me suis-je dit, Mozart est toujours en vous, de la même façon qu'il piaffait dans votre sang avant même les longues heures d'écoute quand le fouet de la joie flagellait d'effervescence tout votre être. Mozart toujours en vous mais avec le rappel lancinant que s'il est beau de valser avec une morte, seul importe de poursuivre la danse au-dessus de l'abîme et de dégager jusqu'à la fin l'étoile qui palpite dans la boue. Poussé par ce Lebenstrieb dont l'allegretto déchire les violons les plus sublimes.

3

Bien cher Claude Vigée, je pense soudain à ces boîtes de Pandore que sont aussi les penderies de nos morts. Au vent qui n'est que notre souffle travesti, quand il vient de par la fenêtre soulever les ombres pour caresser le souvenir de leur corps. Je pense à cette ballade des pendus qui se balancent aux potences des cintres comme lorsqu'elles cherchaient autrefois une robe pour le bal en fouillant dans la mouvante forêt de leurs habits. Je pense à cette délicatesse sans pareille qu'ont les revenants à palper l'étoffe jusqu'au grain diaphane du tulle qui garde imprimé en filigrane l'enivrant parfum de la plus lointaine des nuits d'août.

La vie a passé… du moins la tienne, et voici que la poussière de tes rêves tombe en pluie fine au creux de tes mains vides où tu ne reconnais plus le moindre pollen. Il est loin le temps de la belle image récurrente de la poudre de papillon pailletant tes paumes après chaque escale. Seule les constelle encore aujourd'hui la sueur de l'angoisse. Loin le temps des lucioles que tu pensais avoir capturées en guise de viatique de lumière au creux de tes poings. Loin le temps de ton corps qu'on t'avait présenté comme un temple et que tu as jeté à terre jour après jour, pierre après pierre, pour errer seul au milieu de ses ruines, à la recherche du flamboyant calice des promesses contre lequel tu as troqué l'urne aux cendres de ton cœur.

Le même petit couteau qui coupe les pages du livre chaque soir pèle une pomme, et les copeaux du poème bouclent aussi naturellement en toi que les rognures du fruit sur la table. Mais c'est le monde que de la sorte tu épelles, syllabe après syllabe, et sa musique secrète que tu révèles, en même temps que tu t'émondes toi-même dans la spirale des mues que tu abandonnes. En creusant en toi vers le dieu qui t'habite profondément, le même petit couteau qui ouvre le livre et dénude la pomme, c'est la paix qu'elle t'apprend et la plénitude qu'elle te donne avec la savoureuse splendeur d'être et la rondeur de l'énigme qui fait tourner la terre entre tes doigts comme au cirque une balle sur la tête des phoques.

Où va ce qu'on met dans le cercueil des morts ? Cette lettre, cette photo, ce bijou, cette mèche de cheveu ? Où va ce qu'on met dans le cercueil des morts ? Je me suis posé la question à la cruauté un rien cocasse dans la chapelle du cimetière tandis que la tête de l'homme éploré à mes côtés menaçait de choir sur mon épaule tant il portait lourdement ce bandeau de larmes dont la douleur ceint les innocents qu'elle guillotine… Où vont mes poèmes qui sont après tout peut-être autant d'offrandes inutiles pour les défunts que de dérisoires viatiques pour les vivants ? Où ? Je me suis posé la question alors que la gravité ayant gagné encore un degré supplémentaire, je me suis soudain mis à rêver de cette légèreté que tu m'avais vantée la veille par opposition au marbre qui écrase le vide. Et cela m'a suffi pour langer avec la plus tendre lumière qui fût la morte dans son cercueil et la maigre assemblée autour d'elle. Dehors il faisait froid et ceux qui vivaient encore – certains sans le savoir - marchaient en fumant leur haleine comme des encensoirs ambulants et à mille lieues de remarquer que la feuille froissée de l'étang était pareille à l'âme qui captait déjà ce qu'elle pouvait de ciel.

LA LUMIÈRE LA MORT

Mon corps mon pauvre corps a survécu au naufrage de la nuit. Les sauveteurs qui l'ont repêché dans le puits d'un creux profond lui prodiguent les premiers soins et l'entourent avec une de ces capes d'or dont on revêt ces anges fragiles qu'on appelle les survivants. Mon corps mon pauvre corps est sauf mais il erre privé de la mémoire d'avant la tempête, car mon âme ma pauvre âme est quant à elle portée disparue depuis hier soir lorsque le vent a soudain dégringolé dans ma poitrine comme un père Noël maladroit qui aurait dévissé dans la cheminée où il ne joue au ramoneur qu'une fois l'an. La pluie s'est mise à flageller les portes-fenêtres et les arbres avaient honte de leurs racines. Mais comment, me suis-je dit, font les oiseaux pour rester assis sur les vagues du cèdre qui semblait lui aussi battre des ailes avec frénésie pour un envol pourtant improbable. Mais comme tout aspirait au mouvement y compris la montagne, et que toute résistance me paraissait plus vaine que celle des roses de décembre, j'ai décidé de laisser arracher les amarres puis j'ai fermé les yeux pour me faire feuille morte et m'offrir à la dérive mais ce matin mon corps mon pauvre corps attend son âme comme Robinson son Vendredi dans le vide de l'île.

Tu es au bout du rouleau. Qu'à cela ne tienne ! Roule encore ! Réclame à tes jantes la dot des étincelles et mets-les en bouquet comme tu cueillerais les épines des roses déjà mortes. Tu es à sec. Qu'à cela ne tienne ! Fais du petit bois de ton squelette et porte-le en fagot sur tes épaules comme tu porterais au sacrifice la chair de ta chair. Il y a toujours dans le buisson une main pour arrêter le couteau. Toujours une main pour remplacer l'enfant par un agneau. Tu te sens vide. Qu'à cela ne tienne ! Laisser ricocher dans le nu de ta citerne les gouttes de la lumière que tu saignes en écho de ta louange quotidienne.

TABLE DES ŒUVRES DE DAN STEFFAN

Couverture

La chemise blanche

Huile sur toile - 130 x 130 cm

P. 5

La jeune fille et la mort

Huile sur toile - 100 x 100 cm

P. 7

Barrière

Encres sur papier - 12 x 17 cm

P. 8/9

Les trois tours

Encres sur papier - 38 x 48 cm

P. 11

Conversation

Tech. mixte sur toile - 70 x 70 cm

P. 12

Le linge

Tech. mixte sur carton - 18 x 24 cm

P. 14/15

Himmelsleiter

Tech. mixte / carton - 38 x 48 cm

P. 17

Ruines

Huile sur toile - 40 x 40 cm

P. 19

L'Or du Rhin

Tech. mixte sur papier - 18 x 24 cm

P. 20

Poussière d'étoiles

Technique mixte sur papier - 15 x 21 cm

P. 23

Petite tristesse ronde et bleue

Technique mixte sur porcelin - D. 24 cm

P. 24/25

Après la pluie

Technique mixte sur papier - 18 x 24 cm

P. 27

L'Autre

Technique mixte sur toile - 120 x 100 cm

P. 29

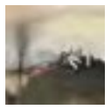
Chaos

Tech. mixte sur carton toilé - 13 x 18 cm

P. 30/31

Tondo chemise blanche, détail

Huile sur toile - 130 x 130 cm



P. 32/33

Paysage calciné

Aquarelle - 18 x 31 cm

P. 36/37

Dessin d'un carnet de voyage

Mine de plomb

P. 39

Dessin d'un carnet de voyage

Mine de plomb

P. 40/41

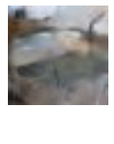
Crépuscule

Aquarelle - 8,5 x 26,5 cm

P. 43

Le Protecteur

Dessin sur tissu - 40 x 40 cm



P. 44/45

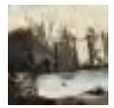
Paysage bleu

Aquarelle - 19 x 42 cm

P. 46

Eaux dormantes

Huile sur toile - 130 x 130 cm



P. 48

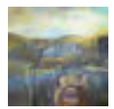
Dans le Lac

Acrylique - carton toilé - 13 x 18 cm

P. 51

Madame la mort

Huile sur toile - 65 x 50 cm



P. 53

Le fauteuil

Huile sur toile - 130 x 130 cm

P. 54

Portrait à la canne

Monotype - 65 x 50 cm

P. 57

Couple

Huile sur toile - 195 x 130 cm

P. 59

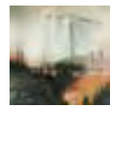
Petit paysage

Mine de plomb - Carnet de voyage

P. 61

Scène intime

Technique mixte sur toile - 40 x 40 cm



P. 63

Potence Ciel

Technique mixte sur papier - 14,5 x 14,5 cm

P. 64/65

Agonie

Huile sur toile - 30 x 100 cm

P. 66/67

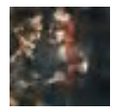
Paysage aux barbelés

Aquarelle - 18 x 31 cm

P. 69

L'Accompagnatrice, détail

Tondo technique mixte sur toile - Diamètre 47 cm



P. 71

Discussion

Monotype - 100 x 70 cm

P. 72/73

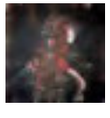
Est-ce qu'ils nous ont vus ?

Monotype - 100 x 73 cm

P. 74/75

Le youpala, détail

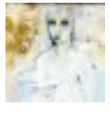
Papier, métal, résine - H 37 cm



P. 76

Madonna

Monotype - 100 x 76 cm



P. 79

Etre

Dessin sur tissu - 100 x 70 cm

P. 80

Désir

Tondo, tech. mixte - D. 24 cm

P. 82

Petite femme sépia

Brou de noix - 32 x 23 cm

P. 85

Duo complice

Tech. mixte sur papier - D. 24 cm

P. 86/87

Le p'tit bleu

Tech. mixte / carton toilé - D. 18 cm

P. 88

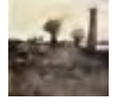
Le trac

Acrylique sur carton - 65 x 48 cm

P. 91

Tendresse

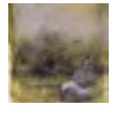
Technique mixte sur toile - 50 x 50 cm



P. 92/93

La cheminée

Technique mixte sur toile - 20 x 20 cm



P. 95

Petit paysage d'Aube

Aquarelle - 18 x 13 cm

P. 97

Portrait étonné

Technique mixte sur toile - 30 x 30 cm

P. 98/99

Un paysage pour Christine

Aquarelle - 22 x 45 cm

P. 100

Canal

Technique mixte sur papier - 21 x 21 cm

P. 102/103

Vestiges

Huile sur toile - 100 x 80 cm

P 107

Eux trois

Dessin sur tissu - 155 x 115 cm

P. 109

Le saut

Huile sur toile - 195 x 130 cm

P. 110/111

Petit croquis

Encre bleue - Cahier du jour

P. 113

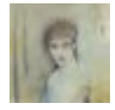
Matin mutin

Tech. mixte sur toile - 40 x 40 cm

P. 114

Le perroquet

Huile sur toile - 80 x 80 cm



P. 117

Mélancolie

Huile sur toile - 40 x 40 m

P. 18/119

Danse macabre

Huile sur toile - 80 x 200 cm

Dan STEFFAN

Née en 1947 à Strasbourg - Vit et travaille à Colmar.
Inscrite à la Maison des artistes.

EXPOSITIONS PERSONNELLES

France, Suisse, Allemagne, Italie, Croatie, Hongrie, Estonie, Belgique, Lituanie.

LIENS

www.dansteffan.fr
www.galerienicolebuck.net
www.galerie-laventure.com
www.editionsbucciali.com
www.dhaudrecy-art-gallery.com

JULIEN BEALU

La Promenade, moyen métrage 26 mn.
Dan fait le saut en bas de chez nous, Moyen métrage.

FOIRES D'ART CONTEMPORAIN

Art Basel, Bâle CH
Art Karlsruhe
St'Art, Strasbourg
Affordable, Bruxelles
Liénart, Gand
Art Paris, secteur édition.

COLLECTIONS

Fnac, Fonds National d'art contemporain, Paris.
Frac Alsace, Fonds régional d'art contemporain, Sélestat.
Association Art de Haute Alsace, Mulhouse.
Regierungspräsidien, Fribourg, Allemagne.
Villes de : Colmar - Strasbourg - Roubaix - Gernsbach, Allemagne - Györ, Hongrie - Tallin, Estonie.
Collections privées en France et à l'étranger.

Albert STRICKLER

Poète, écrivain, traducteur, auteur d'une trentaine de livres, parmi lesquels l'aventure du Journal au quotidien occupe depuis 2008 une place exceptionnelle, Albert Strickler aime aussi dialoguer avec des artistes venant d'autres horizons : musique, peinture, photographie. La publication de nombreux ouvrages réalisés en binômes témoigne à l'envi de ce besoin de se confronter en permanence à d'autres expériences.

PUBLICATIONS

POÈMES

Graphologie des Horloges, 1983
L'Etabli musical, 1984, La Nuée Bleue
La Voix lactée suivie de La Sève des Métamorphoses, 1988, L'Encrier
Vigilance Eblouie, 1990, La Bartavelle
Effleurante fertilité suivie de Saisons à Andlau, 1993, Ancrier Editeur
Dans l'ogive d'une larme, 1995, BF Editions
Eloge des semaines, 1998
Le brûlis du cœur, 1998, Ed. Pierron
À celle qui est venue, 2003, Ed. Pierron
Lettre à Jean-Paul de Dadelsen, 2007, Editions Petites Vagues

JOURNAL

Comme un roseau de lumière, 1994
De feuilles mortes et d'étourneaux, 1995, La Bartavelle
Des sillons dans la neige, 1995, BF Editions
Il a plu sur les cerises, 1995, Ed. Pierron
Le cœur saxifrage, 1999, Ed. Pierron
Au-dessus du brouillard, 2009, Editions des Vanneaux
Le Bréviaire de l'écureuil, 2010, Editions des Vanneaux
La Traversée des éphémères, 2011, Editions Petites Vagues
Hors Je, 2012, Le Tourneciel
Les andains de la joie, 2013, Le Tourneciel

EN BINÔME

AVEC GILBERT MOSSER

Mon cœur est une étoile
Lettres sur le chemin de Compostelle, 1991

AVEC ROLF BALL

Peins-moi un poème, 1996, Sésame

AVEC PATRICE THÉBAULT

Passions, 1998, Ed. Pierron

AVEC COLETTE OTTMANN

Le Tourneciel, 2005, Editions Petites Vagues
L'Homme qui marche, 2008, Editions Petites Vagues

AVEC SYLVIE LANDER

Au souffle de l'ange, Editions Petites Vagues

AVEC BENJAMIN

Le Voyage de l'arbre, 2007, Editions Petites Vagues

ESSAI

Gérard Brand, une vie en mosaïque. Voyage vers la transparence, 2011, Editions Petites Vagues.